

## Qu'aurions-nous à construire ?<sup>1</sup>

Charles Melman

**D**'abord bravo, parce que je crois que nous avons pu vérifier à l'occasion de ces journées la possibilité d'un véritable travail, ensemble, collectif et d'une élaboration qui nous rapproche sûrement, je dirais, des conclusions qu'ensemble nous pourrions tirer de ce problème que nous posent les constructions. Bravo, depuis le premier exposé qui a ouvert ces journées, celui d'Etienne Oldenhove, et ceux qui ensuite ont ponctué et conclu aujourd'hui. Donc je crois que dans ce que je vais vous faire remarquer vous pourrez voir combien justement mes propres remarques se soutiennent, se supportent de ce que vous avez vous-mêmes élaboré.

Je partirai de ce qui figure dans le texte de Freud, c'est-à-dire cet exemple qu'il donne concernant la construction et dont nous savons qu'il se rapporte au cas que nous appelons « La jeune homosexuelle ». « Jusqu'à votre énième année vous vous êtes considérée comme le possesseur unique et absolu de votre mère. A ce moment-là, un deuxième enfant est arrivé et avec lui, une

---

1. Retranscription non relue par l'auteur.

forte déception. Votre mère vous a quittée pendant quelques temps. Et même après, elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents. Votre père a acquis une nouvelle signification pour vous. » Et ainsi de suite.

Première remarque. Cette construction que Freud a donc livrée à cette jeune personne de talent et fort intelligente a eu un résultat immédiat : c'est qu'elle a fichu le camp de l'analyse. C'est pas dit, c'est pas rappelé. Mais enfin ça a quand même été le premier résultat.

La seconde remarque est que cette construction n'est pas celle de Freud. Il est bien évident que c'est celle de cette jeune fille même. C'est elle qui se raconte son histoire comme ça. Et après tout Freud ne fait que la lui restituer à partir justement des symptômes, de sa crise, etc. Ce qu'il y a de remarquable c'est que dans cette historisation, il y a justement un déni, *Verleugnung*, puisqu'on s'est constamment intéressé à la question du déni. Un déni magistral. Cette histoire qui est celle de la patiente et qu'elle se raconte, c'est du bidon. Et la vraie formule qu'il faudrait donner à cette histoire, à cette construction, c'est qu'elle n'a jamais attrapé que la carpe du mensonge aux leurres de la vérité. C'est comme ça qu'il faudrait la retourner. Pourquoi ? Parce que cette histoire vient justement dénier. C'est que ce n'est pas du tout de ça dont en réalité il est question. De quoi est-il question ? Très simplement qu'il est arrivé un beau jour que papa et maman ont été pris d'un petit instant de folie qui les a réunis dans un lit et dont elle-même est née. Et puis comme il est arrivé aux parents de répéter la petite opération, il est arrivé qu'effectivement il en naisse un autre.

C'est le déni de quoi cette histoire ? C'est justement le déni que nous savons. C'est le déni de la castration. C'est-à-dire qu'il y a ce quelque chose d'incompréhensible, d'inexplicable et qui n'a aucune histoire et que vous ne pouvez pas mettre en musique et qui s'appelle le désir. Et en tant que ce désir se trouve organisé par ce que chacun ne sait pas pour lui-même et qui ne se prête à aucune explication ni même historisation.

J'ai été très sensible au fait que constamment dans vos travaux, par exemple dans le dernier, celui de Sciara, se trouve évidemment abordée la question du fantasme. Ce qui manque à Freud, ce sur quoi il butte dans cette affaire qui est, c'est clair, adressée à Popper, c'est-à-dire ce reproche que la psychanalyse ne serait pas scientifique, ce ne serait pas rationnel. Justement

notre brave Freud veut montrer à Popper que rien n'est plus rationnel. C'est de la rationalité, cette construction. C'est scientifique. C'est irréfutable. C'est en même temps complètement faux. C'est justement cette fausseté qui nous intéresse. Et qui nous intéresse pourquoi ? Parce que la construction ne met jamais en place qu'un sujet de la frustration ou de la privation. D'autre part, la construction suppose que le sujet est là tranquille, pépère dans sa maison et qu'il s'organise la petite histoire qui l'arrange.

Mais nous savons que ce n'est pas du tout comme ça que ça se passe. Il est bien évident que le sujet est l'effet de la construction. Il est bien évident que selon l'histoire qu'il se raconte, ce sera le sujet d'une frustration ou d'une privation différente. Mais ce ne sera jamais que le sujet d'une frustration ou d'une privation. Il n'y a pas de construction qui viendra déboucher sur ce qu'il en sera de la mise en place d'un sujet du désir. Evidemment il est question de maison tout le temps, de *Heim*, de retrouver la maison, de la construire, de ne pas mettre les fenêtres avant les murs, et tout le truc, et la décoration à l'intérieur, etc. Ça c'est clair ! Une construction ça met en place une maison. Comme nous le savons avec cette petite réserve : c'est qu'il n'y a rien de plus paranoïagène que s'être construit une maison. C'est le début de la paranoïa. C'est fou ce qu'elle est menacée la maison une fois qu'on est arrivé à l'élaborer son lieu, à se le situer, à avoir repéré où il est. On en sort difficilement de ça.

Le propre du fantasme, c'est que justement – et c'est là que nous ne pouvons que rendre hommage à l'acuité de notre maître dans ce qu'il a pu laisser comme ça – le fantasme ça n'a strictement aucune histoire ni aucune explication. C'est un coup de force, un traumatisme. Comme évidemment la mise en place du désir lui-même. Il n'y a pas eu d'avant. Il n'y a pas eu de progression. Il n'y a pas eu d'après. L'érotisme peut venir bien entendu et essayer de mimer ce qu'il en serait des préliminaires. Là aussi, c'est plein de préliminaires, notre texte de Freud. Mais ça, c'est pour le plaisir, c'est pour autre chose. Mais si c'est le fantasme qui nous mène à naître sans que nous puissions savoir où nous sommes, ni ce que nous voulons ni ce que nous désirons, il est vérifié que face au *gap* que du même coup l'existence ouvre devant nous, nous allons œuvrer par des explications, des constructions. Ce qui revient d'une certaine manière sûrement à dire que toutes nos explications ont un peu ce côté bidon. Y compris ce que pourraient être celles que nous donnons en analyse s'il n'y avait, comme le dit Lacan à propos des textes

de Freud, ce que Freud a appelé l'Œdipe c'est-à-dire le fait que tout ça est articulé autour d'un impossible. De quelque chose qui ne relève pas de l'accidentel comme la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur. Quelque chose qui aurait pu être évité. Mais autour de quelque chose qui est un impossible. Sauf que, faisons attention un instant au point suivant, l'Œdipe n'est-ce pas aussi une construction après tout. Parce que vous voyez dans toutes ces histoires de constructions dans l'analyse, presque tous les exemples, pas tous, que vous avez rapportés concernent des femmes. C'est étrange. Moi aussi j'en avais préparés mais je les laisse évidemment choir parce que ça va bien comme ça. Il s'agissait aussi de femmes, de construction à propos de femmes.

Comme si la construction était ce qui allait peut-être être l'un des moyens d'accès à la mise en place d'un fantasme qui n'avait pu complètement être reconnu, s'accomplir, se faire admettre puisque s'il y avait un fantasme féminin, il est bien évident qu'il y aurait un être de la femme. Il peut y avoir des hommes et des femmes. L'Œdipe, dans ces constructions, c'est la faute du petit frère ou de la petite sœur. Avec tout ce que ça va impliquer comme par exemple dans la névrose obsessionnelle. C'est ce type de construction inconsciente, c'est la faute du petit frère ou de la petite sœur, qui a des conséquences décisives. Mais c'est tout de même une défense, un déni de la castration. Ce n'est pas de la faute du petit frère ou de la petite sœur. On va dire que dans le meilleur des cas, c'est la faute de papa. C'est la faute de papa. Mais papa, il a strictement fait comme tout le monde. Je veux dire que dans le meilleur des cas, il a fonctionné comme celui qui désirait maman. Il est là lui papa à la limite en position, il m'est arrivé de le dire, de fonctionnaire du désir. Quand on sait que dans l'histoire d'un enfant, il n'y en a pas, c'est plutôt gênant. Il vaudrait encore mieux qu'il y en ait un. Mais c'est pas sa présence réelle en tant que telle qui est cause de la castration. Ce qui met en place la castration est un mécanisme dont papa est lui-même serf. Ne serait-ce que parce que lui-même au premier chef éprouve qu'il en est ainsi.

Donc, cette présence réelle de papa mis en cause dans cette construction que représente l'Œdipe, elle aussi elle a... C'est comme quand on met en avant le petit frère. Ça a eu dans la culture des conséquences que nous voyons. Si c'est papa qui est le gêneur dans l'accomplissement du désir, notre culture est capable de digérer cela. Elle a parfaitement entendu. De quelle manière est-ce venu permettre à nos sujets de mieux s'y retrouver, s'y repérer. Il est évident

que le délire est au même titre une construction, comme le dit Freud très justement. Sauf que c'est une construction qui en général ne tient pas, c'est-à-dire ne permet pas d'isoler ce qu'il en serait de la spécification d'un réel. C'est plutôt quand le délire se paranoïse, ce qui est le meilleur des cas. D'autre part lorsque ce n'est pas ce cas là, il ne permet pas non plus la mise en place d'un sujet qui serait au moins un sujet d'une privation, d'une frustration. Ce qui après tout est déjà quelque chose, est mieux que rien et on comprend parfaitement que nos collègues qui ont affaire avec les psychotiques soient justement amenés à tenter ce qu'il en serait de cet échafaudage mais on ne voit aucunement de quelle façon il pourrait déboucher sur la mise en place d'un sujet qui serait celui du désir.

Alors ce thème que nos amis belges ont choisi, c'est-à-dire les constructions, est éminemment d'actualité comme cela a été très bien relevé à l'instant par Sciara mais également par d'autres tout au cours de ces journées. Je pense aussi bien à l'exposé d'Anne Calberg, à l'introduction de Christian Dubois, à l'exposé de Jean qui était tout à fait précis, bien dans l'axe. Il est évident que ça fait de nous des psychothérapeutes mettant en place un sujet qui serait celui de la psychologie c'est-à-dire d'un sujet qui est là et qui en quelque sorte ordonne son monde, ordonne son dispositif. Ce qui assurément n'est pas le mieux que nous puissions espérer. Que pourrais-je encore vous faire remarquer dans cette affaire ?

Ce texte, il faudrait reprendre, je trouve, tout ce qu'au cours de vos exposés vous avez pu en dire et qui a été... En particulier il faut le reprendre dans je dirais... J'adore les textes de Freud parce que si on consent à les lire avec justement ce que ça engage de ce qui lui échappe évidemment à lui-même comme à nous tous. Allons, il n'était pas invulnérable, n'est-ce pas ! Cet exemple : « *Heads I win, tails you loose* ». On voit bien tout de suite ce dont il est question c'est-à-dire : « Que tu te mettes du côté de la tête ou du côté de la queue, sois tranquille : en ce qui me concerne je ne suis pas perdant. C'est toi qui est toujours perdant. » Il est certain que cette affaire de construction permet effectivement à l'analyste d'être tout à fait indemne dans cette opération. On dit que son désir est engagé mais à la limite ce n'est même pas sûr parce que je dis bien cette construction qu'il apporte, il ne l'a pas inventée. Il l'a reprise de ce que sa patiente lui offre. J'ai une patiente, je peux quand même l'évoquer qui depuis des années vraiment me fait de la peine car je lui en fais. Je refuse de lui articuler la construction qu'elle me tend depuis des

années. Vraiment elle me pousse à ce que je lui articule ce qu'à l'évidence, elle sait et que tout chez elle crie, pleure et qui est tout bête, tout simple. Je veux dire une maman qui a élevé ses deux filles elle étant la cadette dans le deuil d'un petit garçon mort. Elever ses deux choux, je dirais, la méchanceté et la cruauté de ce deuil inguérissable, incurable du petit garçon, premier né et qui était mort. L'aînée des filles a réagi en devenant extrêmement brillante mais le payant du prix d'une stérilité, ne pouvant être mère. Quant à la seconde étant capable d'être mère mais étant dans la vie une espèce de déchet toujours coupable, toujours triste, toujours maladroite. Elle exerce je ne sais pas par quel manque de charité, je manque de charité en ne lui pas :

elle exècre un manque de charité en ne lui disant pas (??)

« Enfin, vous voyez bien ce qui est en jeu dans cette affaire. » Que se passe-t-il si je le lui dis ? C'est bien le problème. C'est bien pourquoi je suis méchant. Si je lui dis, je lui ramène toute son histoire à ce qui est chez la mère une perte réelle. C'est –à-dire je ramène ce qui est son existence à ce qui se trouve être chez la mère une perte réelle. C'est-à-dire que je ferme ce qui sera peut-être, j'en sais rien, un accès à ce qu'elle puisse reprendre tout ça différemment parce que si c'est vrai que c'est une perte réelle, elle ne fait effectivement que perpétuer ce qu'il en est de la privation de la mère. Son existence est définitivement bouclée.

Freud dans ce texte nous dit ceci : « Le problème, c'est la différence entre la vérité historique et matérielle. » Ça a été aussi très bien vu par vous. La vérité matérielle, c'est celle du matériel, du signifiant qui a été refoulée. La vérité historique, il y a à ce sujet justement quelques pages très belles et surprenantes de Lacan. C'est quoi la vérité historique ? Où est-elle écrite ? « Il n'y a jamais, dit-il, de vérité historique que celle que je suis amené à reconstruire en fonction des tâches que le réel impliqué par cette réécriture va m'imposer. » Ce qui ne veut pas dire que du même coup la vérité historique soit liée à ma fantaisie, soit un poème. Il est bien évident qu'il y a une série de documents, il y a une chronologie, il y a des faits. Mais nous savons évidemment à notre époque où justement on s'emploie à réécrire les faits, nous saisissons tout de suite de quelle façon l'écriture de la vérité historique est susceptible de déterminer de façon complètement différente de qu'il en est des devoirs de chacun et du réel auquel il a affaire et même des pensées qui lui sont possibles.

La *Verleugnung* dont nous parlions, où la voit-on à l'état le plus pur ? Pensez à ces photos du bureau politique et où, avec les années qui passent, il y a des têtes qui disparaissent, qui n'ont jamais été sur la photo. Elles n'ont jamais existé. C'est ça la *Verleugnung*, c'est-à-dire le pouvoir du maître de faire que non seulement il décide qui a le droit d'exister mais aussi il décide de qui a existé ou pas. Et donc parfaitement en toute tranquillité il est capable ainsi de dénier ceux qui avaient été sur la photo. C'est tout autre chose que la dénégation. C'est une opération tout à fait singulière. Et pourquoi cela concerne-t-il toujours le maître, la *Verleugnung* ? Parce que la *Verleugnung*, comme tous les exemples que vous avez rapportés, c'est toujours celle de la castration. Comme ces constructions qui viennent dénier la castration. Et la castration, c'est ce qui vient réfuter immanquablement les prétentions du maître. Ah !, il se croyait le maître... Il y a là quelque chose. Il peut donner toutes les explications historiques qu'il voudra, ça ne tient pas. Il y a quelque chose qui subvertit tout cela.

Peut-être encore une toute petite remarque à propos de l'Homme aux loups. Je vous la rapporte parce que ça vient tellement bien à l'appui de ma thèse que je ne peux quand même pas résister au souci de la valoriser pour vous. Est-ce que ce que fait Freud, en analysant ce souvenir, ce papillon, ce V, ce papillon strié, quand il lui donne l'interprétation, la construction disant que c'est le fait d'avoir assisté à une scène primitive, est-ce que c'est une construction ? Est-ce que c'est une construction ou bien n'est-on pas là avec cette fameuse lettre, le V, en l'occurrence, dans ce qui a pu être pour Sergueï justement, peut-être à l'occasion d'une scène primitive, la mise en place...

(...) du rôle décisif de la lettre qui n'a aucun sens et à laquelle vous ne pouvez donner aucune explication si ce n'est peut-être, dans cette affaire concernant l'homme aux loups, que le V ici évoqué, mais rien ne nous dit qu'il soit constitutif du fantasme, ce n'est pas de ça dont il est non plus question, mais l'isolement de la lettre comme telle à ce moment-là, cet effet de battement qui va lui être inhérent, qui va lui être un terme.

Pour ma part, je me réjouis que votre travail ait pu nous mener à ce point où nous puissions nous déprendre des psychogenèses, où nous puissions nous déprendre des biographies, où nous puissions pas forcément nous déprendre du plaisir que nous prenons toujours au récit, au récit romanesque, ça a été évoqué tout à l'heure. Bien sûr il a toujours cet effet de fascination :

on a l'impression avec le récit romanesque que ça a commencé comme ça, que ça s'est poursuivi et que ça s'est terminé mal en général, évidemment c'est ce qui nous touche. Qui parmi les analystes ignore le caractère de facticité, effectivement, ça se joue sur une scène le récit romanesque. C'est déjà du spectacle, une certaine façon de se faire voir à soi-même. Donc que nous puissions retenir ceci : c'est que vous avez mis sur votre texte cette bouteille de Klein. Moi je dirais que c'est admirablement venu parce que je trouve que les constructions dans l'analyse ça s'adresse à une bouteille, pas une bouteille de Klein, mais une bonne bouteille, la bouteille de bordeaux, de bourgogne, la bonne bouteille qu'on a plaisir à manipuler, dans laquelle la construction, ça fait grelot. Là, on a quelque chose, ça tinte. Alors que comme vous le voyez dans la bouteille de Klein, ben vous ne pouvez pas y glisser une construction à l'intérieur parce que ça ressort illico. Donc je trouve que le choix de votre bouteille de Klein, pour cette belle journée, je le trouve fascinant.



\* \* \*

Un mot pour... C'est vrai que Freud, l'Œdipe, je crois que vous avez, et Lacan aussi encore que tout à fait à la fin de son enseignement, il hésitait avec son nœud à quatre à ne pas réintroduire quelque chose qui était cette construction de Freud, de l'Œdipe, parce que après tout c'est de la faute à papa mais c'est aussi, en tout cas de ce que j'en ai entendu de ce que Freud dit grâce à papa que quelque chose est possible. L'Œdipe ce n'est pas simplement, me semble-t-il, alors peut-être que ça ne se vérifie pas, une plainte éternisée, une frustration pour le sujet à l'égard de son père. Mais quelque fois un père qui, comme vous dites, fait bien son boulot de fonctionnaire du désir, il peut permettre à l'enfant, garçon ou fille d'accéder au désir. Ce n'est pas forcément que de la faute à papa, c'est peut-être aussi grâce à papa qu'on s'en sort. Est-ce que néanmoins cette construction de l'Œdipe tient la route ? C'est juste ce point que je voulais...

Ch. M. – Je suis prêt à rendre grâce à papa, c'est pas dans ce sens-là. Ce que je veux dire c'est qu'en lui attribuant... C'est quand même remarquable parce que Lacan n'a jamais osé aborder ça de front. Il y est toujours aller latéralement. Je faisais remarquer l'autre jour, je ne sais plus où, que la formule de la métaphore paternelle, c'est sa façon à lui de traiter l'Œdipe et peut-être faudrait-il qu'on reprenne cela. Lacan a fait remarquer que l'interdiction de la mère ou que la mise en place du désir est liée davantage essentiellement à ce qu'il appelle la loi, une loi liée, propre, dépendante, déterminée par l'ordre du signifiant. Et que le papa est justement celui qui permet de faire que la castration ne soit pas confondue avec ce qu'il en serait d'une opération réelle, d'un sacrifice réel, que ce soit une opération purement symbolique. Que le père serrait donc davantage à célébrer, comme vous le rappelez, comme celui qui donne l'accès à sa progéniture au sexe et au désir que celui qui serait le fautif de leur effroi et de leur ratage. Il y a cher Lacan à ce sujet une position qui par rapport à celle de Freud est beaucoup plus précise et, je dirais, prête beaucoup moins aux égarements auxquels ça a pu conduire.

Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites mais si vous faites cette proposition je la trouve tout à fait intéressante c'est-à-dire voir comment Lacan dans son enseignement a tout au long repris la question du mythe oedipien car c'est comme ça au fond qu'il l'a abordé et, je dirais, il l'a vraiment mis au travail, il n'est pas resté tout à fait fixé sur ses positions. Il y a eu une période, par exemple, dans *L'envers de la psychanalyse* où vraiment il se moque du mythe oedipien, il le tourne en dérision et Freud avec, et le fait que Freud n'avait rien compris aux hystériques, ce qui n'est peut-être pas faux mais enfin on lui doit quand même de son rapport aux hystériques la psychanalyse. Ensuite à la fin de son enseignement quand il aborde la topologie des nœuds on voit comment il réintroduit cette dimension au moins de la réalité psychique, au moins de ... Il est moins sûr de ce qu'il avance sur la question de l'Œdipe. Ce n'est pas pour me répéter mais pour dire que vraiment votre proposition me semble excellente de peut-être ce serait après tout une poursuite, une relance de ces journées d'envisager comment Lacan a traité le mythe freudien de l'Œdipe.

Ch. M. – Vous voyez dans les constructions que nous avons étudiées dans ces journées il s'agit d'une mise en place censée d'une succession d'événements décisifs pour l'avènement d'un sujet. L'accent là est à porter sur le sens effectivement, comme cela a été dit tout à l'heure. Ça a du sens. Il est certain qu'en opérant ainsi, c'est-à-dire en faisant valoir le sens, Freud place toute sa confiance dans ce qui fait sens c'est-à-dire justement le sexe et le père. Ça fait sens mais la subversion que nous avons à opérer est que ce sens ne prend justement place, valeur que contre ce non-sens organisateur et fondateur du désir. C'est pourquoi Lacan dit que Freud cherche à sauver le père. Autrement dit, finalement, il n'y a rien qui lui échappe. Et comme il n'y a rien qui lui échappe, il y a la jeune homosexuelle qui part en claquant la porte. Comme Dora.

C'est une question mais qui est plus simple que celle de Claude. C'est sur les cas cliniques. Ce qui est étrange avec Freud c'est que quelque chose qui nous parle, même si on dit que c'est tressé comme un roman, si on insiste comme vous l'avez fait sur le trop bon vin freudien, comme vous l'avez dit pour l'homme aux loups et comme

vous l'avez fait excellentement pour l'homme aux rats, c'est-à-dire en reprenant strictement l'observation freudienne et en la portant, en la sublimant, si je puis dire, c'est quand même que Freud, même quand il est apparemment très construit, a une façon dans son exposé de cas cliniques de laisser toujours place pour autre chose, là c'est la lettre, à un autre endroit ça va être la trace de l'objet. C'est pour ça que Freud reste quand même à nous parler. Une vraie question que je vais vous poser. On dit toujours ne restons pas là sidérés par l'imaginaire de la clinique et du cas mais quand nous avons affaire à quelque chose de difficile comme cette affaire de la construction on en passe quand même par les cas freudiens, la jeune homosexuelle, ... Comme si Freud avait eu le talent, et que Lacan aurait pu là reprendre, de laisser une autre porte. Il y a toujours des pistes qui sont dégagées à l'intérieur, comme vous le signaliez pour l'homme aux loups, il n'y a pas que le père fort. Il laisse la lettre. Que pourrait-on dire ?

Ch. M. – Je crois que ce que nous devons à Freud mérite que nous appliquions à son écriture cela même qu'il nous a enseigné. Je crois que contrairement à ce qui a été le type de filiation ou de fidélité mise en place par l'IPA avec les résultats que l'on sait, autrement dit un traitement sacralisé de ses textes, je crois que nous lui sommes éminemment fidèles en rappelant qu'il s'agit là de ce personnage remarquable et qui ne pouvait manquer lui-même d'être pris justement par ce qui à propos de chaque cas, comme par exemple à propos de ce lui de la jeune homosexuelle. Je ne vais pas m'engager là-dessus mais il est évident que ce cas le touchait intimement et profondément pour des raisons familiales. Justement ce type d'échec. Pourquoi est-ce que lui n'en fait pas état dans son affaire ? Ce serait légitime du point de vue d'un clinicien. Ça je trouve que ce n'est pas terrible. Il ne nous dit pas : « J'ai été scientifique, j'ai été rigoureux, je lui ai dit exactement ce qui était l'histoire inconsciente qu'elle s'était organisée et puis ça n'a pas débouché. » Ce qui est également à mes yeux difficile à reprendre de lui dans ce texte c'est lorsqu'il dit : « Ouais, on a tout le temps dit que dans l'analyse c'était des interprétations mais finalement non ce sont en réalité des constructions. » C'est-à-dire qu'il en vient à laisser tomber quasiment l'interprétation, c'est lui-même, c'est

grâce à lui qu'on a répété les interprétations pour dire : « Non, ce sont des constructions qui valent autrement. » Autrement dit la vérité historique. Voilà aussi un point. C'est un texte tardif qui précède de peu ce petit fascicule épouvantable qui s'appelle L'abrégé de psychanalyse où il a essayé de transmettre le bréviaire insubmersible et définitif. Moi je pense en procédant à ce genre de lecture, je crois que je suis éminemment fidèle à ce qu'il enseigne. Ce n'est pas du tout lui porter atteinte.

Je voudrais dire un mot au sujet du père réel quand même. J'ai parfaitement entendu quand vous dites que le père réel est le serf de la castration. Comme par hasard notre société actuelle est à la recherche du père réel. On se demande tout le temps ce qu'il devient. On entend de ce côté tous les jours. Pourquoi y a-t-il ce malaise énorme maintenant qui ne cesse de questionner le père quant à sa fonction ? J'ai lu une annonce qui est vachement jolie d'une femme qui est à la recherche d'un homme. Elle dit la chose suivante : « Cherche un homme qui m'aime, qui me fait un enfant et qui ne se laisse pas écarter quand j'ai l'enfant. » Je me demande si ou bien il est serf de la castration, et c'est ça le malaise ou bien il est serf de la jouissance de la femme et il est confronté à ses fantasmes de l'enfant imaginaire, du phallus imaginaire ?

Ch. M. – Puisque nous allons avoir grâce à vous ces journées sur l'adoption et où la question du père va évidemment être placée au premier plan, j'aurais envie, ne serait-ce que pour vous provoquer, de faire remarquer le point suivant. Il est habituel dans nos familles, dans notre style qu'on vienne à un moment donné informer l'enfant de ce qu'il en serait de la réalité de sa filiation. C'est une procédure fréquente et qui semble faire partie de nos usages dans ce qui serait un souci, de vérité. Vous voyez que ça pose question. Or moi je vais jusqu'à ce point, je dirais que cette façon de s'adresser à l'enfant est une construction. Tu es d'accord Jean. ? C'est une façon de le brouiller définitivement sur ce qu'il en est de ce qui a été la cause véritable de sa naissance. Il n'est pas né justement avec l'ADN transmis par l'un et l'autre de ses parents mais avec ce qui l'a véritablement mis au monde, c'est-à-dire l'homme et la femme qui sont venus s'occuper de lui.

Je suis un peu embarrassé, Charles Melman, car votre intervention terminale me donne le sentiment qu'il faut à la limite d'urgence faire de nouvelles journées qui tourneraient autour de distinguer ce que c'est que la psychothérapie de la psychothérapie « faite par un analyste ». Parce que je ne m'y retrouve pas bien dans ce que vous avancez. Ou bien je n'ai pas bien compris, ce qui est tout à fait possible. J'avais l'impression qu'entre autre dans votre texte sur la question des interprétations et des constructions avec les alcooliques, je n'ai plus le titre en tête, vous évoquez cette difficulté. Vous jouez sur les deux positions, vous évoquez cette question du néo fantasme, ce rapport immédiat de certains patients à la question du réel. Tout ceci me semble balayer, ou alors je me suis trompé, à partir du fait de dire que ce qui est des constructions ça vise la psychothérapie et comme nous sommes « analystes », nous ne sommes pas très heureux de voir apparaître cette affaire de psychothérapie. Mais ça m'a l'air beaucoup plus complexe que ça. C'est vrai que cette question du non-sens que vous évoquez sans arrêt à juste titre mais il apparaît quand même qu'il y ait des patients pour qui cette question du non-sens on a l'impression qu'ils y sont tout le temps. Ils sont à cru avec ça, on pourrait dire. Alors du coup est-ce que c'est par cette absence de sens que le non-sens doit se faire apparaître ou au contraire parfois c'est en risquant du sens manqué. Je ne sais pas comment il faut le dire d'une autre manière. Il me semblait que dans cet article vous alliez plus loin que ce que vous nous avez dit tout à l'heure. Mais peut-être que je me trompe tout à fait. J'aimerais que vous le précisiez un peu.

Ch. M. – Merci Jean-Pierre. Si vous me permettez de ne pas reprendre cet article puisqu'il concerne la question de l'alcoolisme qui est une question très spécifique et difficile en particulier pour les analystes d'ailleurs. Mais je me contenterais de vous répondre en rappelant que le sujet qui nous intéresse. La question est de savoir si le sujet qui nous intéresse est le sujet du désir ou bien si c'est le sujet dont l'insertion sociale implique que ce soit la frustration ou la privation qui détermine ses ambitions et ses activités. La psychothérapie à entendre au sens large semble justement s'exercer à favoriser ce qu'il en est du sujet de la frustration ou de la

privation et lui donnant du même coup des objectifs on pourrait dire vitaux qui sont ce qu'ils sont après tout. C'est-à-dire qu'ils sont, je dirais, le souhait d'acquérir les divers fétiches qui aujourd'hui dans notre fonctionnement marquent un accomplissement, marquent la réussite individuelle. Ou bien si ce qui nous concerne comme psychanalyste est le sujet du désir avec tout ce qu'il comporte de subversif voire d'antisocial. C'est là que je situe, si vous le permettez l'hiatus. C'est pourquoi je dis que les constructions dont vous verrez que toujours elles ne peuvent par leur technique même aboutir qu'à la mise en place d'un sujet de la frustration ou de la privation. Donc que les constructions semblent s'inscrire primordialement dans un souci psychothérapique dont j'ai bien dit que dans certains cas, éventuellement chez les psychotiques, cela peut constituer une étape nécessaire ou peut-être dans d'autres, je ne sais pas. Avoir d'abord quelqu'un qui soit arrimé à quelque chose plutôt que flottant perpétuellement. Mais vous voyez que néanmoins c'est l'axe psychothérapique qui a ordonné la construction.

A propos de ce que vous disiez sur le père chez Freud, on peut avoir l'impression que Freud généralise la notion de père à partir du papa finalement. Dans la réalité est donné un statut scientifique à cette figure de père. Alors que Lacan rompt complètement avec ça pour la métaphore paternelle, l'intervention qui permet que de la castration il y en ait. Le problème qui reste est celui de la place du papa dans ça c'est-à-dire que le social actuel pousse la séparation des deux instances qui pendant longtemps ont été complètement indiscutablement liée au papa qui mettait cet ordre dans la famille. Or là on a l'impression comme vous le dites et même toute la pensée de l'article sur les constructions est d'un scientisme. Il veut répondre à Popper sur une base elle-même scientifique où la réalité fait butée. C'est le fond du fond. Donc il va prouver que c'est une réalité différente de celle dont parle Popper mais c'est toujours dans la réalité historique, etc. qu'on va pouvoir fonder les choses. Avec Lacan on passe tout à fait à d'autres choses mais du même coup la fonction paternelle, la métaphore paternelle est séparée de ce qui en était jusqu'à présent concevable dans son agent habituel. Je crois que la question telle

qu'elle se pose maintenant est celle de quid de l'agent aujourd'hui, de cette dimension à partir de laquelle du symbolique va être possible, du nouage va être possible, etc. Réalité et réel, c'est peut-être un peu ça la question.

Ch. M. – J'approuve tout à fait ce que dit Cyril.

Je vais dire à la lumière de ce que vous avez dit concernant la métaphore paternelle. Je ne vais pas proposer une réponse à Cyril mais quand même lui dire ce que j'en ai entendu. C'est que la métaphore paternelle c'est-à-dire cette écriture que nous connaissons tous est-ce que ça n'est pas ce qui permet au père réel d'être phallophore, c'est-à-dire d'être celui qui porte effectivement le phallus. C'est-à-dire faute de cette métaphore paternelle, et c'est là où on pourrait distinguer ce qu'il en est de l'opération de la métaphore paternelle et de ce qu'elle permet au père réel en tant que porteur du phallus d'être l'agent de la castration, ce qui me paraît quand même un peu distinguer, en tout cas c'est comme ça que moi j'ai entendu ce que vous évoquez.

Ch. M. – Absolument parce qu'au fond soyons, je ne sais pas, kleinien, doltoien, un instant etc. qu'est-ce qui fait le père ? Le père c'est celui qui dans la relation tendre, pure, amoureuse qui réunit l'enfant à sa mère vient introduire ce truc qui vient d'où ? Mais qui est la cochonnerie du sexe. Tout ce qui a pu développer, se construire contre le père est très directement organiser contre le sexe, contre le sexuel. Je veux dire qu'il n'y a pas là la moindre démarcation et nous savons que les névroses sont, je le répète tout le temps, que des défenses contre le sexe. Qu'est-ce qu'une névrose ?

Il y a là un petit point de réflexion actuel. Parce que qu'est-ce que l'on reproche au père dans les divorces depuis trois ans. On lui reproche de se taper la fille. Ça me paraît être le système mis en place pour essayer d'aller à contre courant de ce que tu dis c'est-à-dire que justement c'est un cochon. Il est de trop, il est capable de rien, il est minable, il a perdu son pantalon et ses bretelles mais voilà t-y pas qu'il se sert de cette position immonde pour s'envoyer toutes les filles

de la maison. Je crois que c'est là un retour inattendu et par la voie judiciaire et du divorce de ce en quoi le père réel est phallophore comme tu dis. C'est une réponse à laquelle je n'ai pas de réponse immédiate mais c'est un fait.

Ch. M. – Phallophore en tant que c'est scandaleux. C'est lui le fautif. C'est lui qui vient rompre une relation qui pourrait être d'assistance, d'amour, de charité, de compassion. Il faut se servir de ce terme quand même. Compassion et compensation financière. C'est celui donc qui ... On voit très bien notre aspiration à une vie sociale qui serait elle-même, je dirais, soutenue par un tel modèle. Je veux dire la compassion, la charité, l'amour, l'attention, la distribution, la répartition, tout ça qui sont des idéaux sociaux estimables et respectables mais qu'il est quand même intéressant de voir sur quoi ils s'articulent, ce qu'ils veulent restituer justement dans le souci d'éliminer cette brutalité et cette cochonnerie dont le père est là désigner comme le fautif.

Les juges d'enfant et les juges de divorce, le nombre de dossiers de divorce où on ne se doutait pas que les pères étaient d'une salacité redoutable. Pour nous qui travaillons dans le milieu, qui écoutons les familles, les enfants on ne pouvait pas se douter qu'il y avait un tel pourcentage de pères obscènes. Mais alors chez les juges, ça y va.

Je voudrais vous réinterroger sur un des points essentiels qui a été, moi je l'ai entendu dans cette dernière demi-journée lorsque Scira a fait son exposé le lendemain de la reprise sous cette forme qu'il a appelé à ce moment-là le désir de l'analyste, cette forme d'engagement dans ces cas difficiles et alors ce qui est extrêmement intéressant c'est que vous l'ayez repris ensuite pour dire, si j'ai bien compris, qu'au fond dans la mesure où il n'y avait pas véritablement là quelque chose qui était payé par l'analyste au sens où il lisait ce que le patient avait dit, c'était difficile de parler là de désir de l'analyste. Les questions essentielles que j'ai entendues sont autour de ces deux formulations qui dépendent sans doute du type de cas et de la façon de s'engager de chacun. Peut-être que le type de cas dont vous avez parlé n'étant pas exactement le même peut-être que le fait de lire ne



pose pas exactement les mêmes questions dans chaque cas et n'implique pas le même engagement voire même la même anticipation dans la lecture puisqu'il y a des cas où les choses sont relativement bien décrites et lues et d'autres où elles ne le sont pas encore tout à fait. Je rapprochais cela de ce que vous nous avez dit des fois c'est-à-dire du désir de l'analyste comme désir de savoir et peut-être que dans certaines lectures de ce qui n'est pas encore tout à fait apparent il peut y avoir un désir de l'analyste engagé au sens où le type de lecture presque un peu anticipée qu'il fait ne vient en rien raboter son désir de savoir et laisse sa place à ce désir de non-sens. Il me semblait que le réel en cause était un peu cerné par ces différentes prises de positions.

Ch. M. – Comme l'accoutumée, on reçoit son propre message de l'autre et en quelque sorte ce que vous suggérez par votre intervention est que ce qui est en cause dans cette affaire de construction c'est le désir de l'analysant. Le désir de l'analysant de se trouver face à ce qu'il en serait par l'analyste d'une lecture dont en quelque sorte... justement il viendrait lire à haute voix, ça a été dit tout le temps et Jean l'a très bien évoqué, celui du problème de la lecture à voix basse ou à haute voix et ce qui n'est pas écrit. Mais que ce soit finalement l'analyste qui vienne lire ce qui était l'analysant en attente d'écriture. Ce serait quelque chose comme ça. Donc c'est plutôt le désir de l'analysant que je mettrais en jeu dans cette affaire.

Est-ce que ce ne peut pas être un point de jonction entre les deux dans les bons cas ?

Ch. M. – Que voulez-vous que je vous réponde ? S'il y a jonction c'est sûrement très bien. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Juste un mot puisque Valentin a rappelé ce que j'avais pu dire à propos de l'exposé de Sierra. Il me semble quand même que j'ai insisté pour dire que ce qui soutient le désir de l'analyste c'est d'abord son silence c'est-à-dire justement à ne pas aller vers cette pente qui consiste à faire des constructions à l'analysant c'est-à-dire à répondre à cet appel que vous formulez très justement. Je dis simplement qu'il y a aussi dans certains cas extrême, limites où peut-être l'analyste

peut aussi soutenir quelque chose du désir de l'analyste en parlant. Mais c'était plutôt sur le versant du silence d'ailleurs Lacan y insiste beaucoup sur cette place dans la structure du discours de l'analyste du silence.

Ch. M. – Je voudrais quand même citer ce qui m'a été rapporté tout à l'heure par Geneviève (??) Et qui est une très jolie petite histoire et qui justement nous interroge sur l'interprétation ou la construction. Une patiente hospitalisée dans un état schizophrénique dramatique. Au cours de la réunion du service, Geneviève démentira si je vais trop vite ou à côté, il est rapporté que cette patiente qui est grabataire, un légume etc. que cette patiente chaque fois qu'elle voit passer une blouse blanche dit : « Fanta ». Et que donc là-dessus avec le courage et la sagesse qu'on lui connaît Geneviève dit à ses collègues : « Ce n'est pas une schizophrène, je m'en occupe. » Elle va donc voir la patiente et lui dit ceci : « Votre père n'a pas voulu de vous parce que vous étiez une fille. » C'est bien ça. Les effets de cette intervention furent magiques. Comme cela arrive heureusement de temps en temps. Cette patiente réputée schizophrène s'est révélée être un hystérique dont le tableau était effectivement dramatique mais une hystérique tout de même. Si Geneviève a pu entendre dans ce "Fente A" ce qu'il en avait pu en être pour elle de déterminant dans ce qui avait été le refus inaugural de sa naissance qui si je me souviens bien s'était trouvé confirmé par le fait que son propre père avait accueilli sa naissance par un épisode de dépression et de mutisme assez semblable à ce lui qu'elle avait, alors interprétation construction ? Vous tranchez pour quoi ?

Dolto

Ch. M. – C'est Dolto. Moi je dis interprétation. C'est une interprétation qui est organisée de façon remarquable sur le signifiant qui était là proposé, fantastique. Avec une série de conclusions tirées évidemment du tableau qu'elle présentait et qui se sont avérées pile poil. Je trouve que cette histoire est fort instructive sur interprétation et construction. Merci de nous l'avoir apportée Geneviève